

monument de Victor Hugo, les admirateurs du poète, ou sa famille, voire ses éditeurs, ne pourraient-ils en faire les frais ? Ainsi disparaîtrait une laideur assez choquante au milieu de ce XVI^e arrondissement qui passe pour l'un des plus luxueux de Paris. Fernand Gregh, qui l'habite, après avoir inauguré la chaire Victor-Hugo à la Sorbonne ne pourrait-il s'y employer ? — J.-G. P.

§

Le premier opéra à Strasbourg. — Il ne semble pas que les historiens de la musique en Alsace, parmi lesquels, après Lobstein, l'abbé Vogeleis (1911) est le mieux renseigné, aient découvert les traces de représentations lyriques dans la capitale alsacienne, avant les premières années du XVIII^e siècle.

Or, d'après des extraits, reproduits ci-dessous, de lettres adressées à Cabart de Villermont par un de ses nombreux correspondants, nommé Collinet, il résulte que les bourgeois de Strasbourg purent, dès l'année 1700, applaudir successivement les acteurs d'une troupe française et les chanteurs d'une troupe lyrique. Ce furent, comme on l'apprend par ces lignes, trop brèves, les troupes (qui n'en faisaient peut-être qu'une) de Nancy et de Metz, qui représentèrent les premiers opéras à Strasbourg. Albert Jacquot, dans son histoire de *la Musique en Lorraine* (p. 129), ne signale pas d'opéra à Nancy ou à Lunéville avant le mois de mai 1700. Les indications données par les manuscrits français 22.809 et 22.808 de la Bibliothèque nationale prouvent que Nancy possédait avant cette date une troupe chantante et dansante « de plus de 90 acteurs » et qui vint débiter à Strasbourg le 20 avril 1700. Il est vraisemblable que la création de l'opéra de Nancy fut une des premières préoccupations du duc Léopold I^{er}, lorsqu'il eut, par la paix de Rijswick, recouvré ses Etats, le 30 octobre 1697.

Une autre troupe d'opéra français, celle de Metz — ou peut-être était-ce la même, qui aurait séjourné à Metz après ses premières représentations à Strasbourg ? — revint encore en 1700 aux bords de l'Ill. Elle gagna ensuite Francfort, à l'époque de la foire de septembre.

Il serait intéressant de retrouver, tant pour Nancy que pour Metz et Strasbourg, la composition de ces troupes ambulantes, comiques et lyriques, qui parcouraient la région de l'Est, la Franche-Comté, l'Alsace, la Lorraine et les pays à l'Est du Rhin dès la fin du XVII^e siècle. Quant à leurs répertoires, il est probable qu'ils se composaient principalement des œuvres jouées à Paris et des œuvres de circonstance, composées spécialement par les poètes et musiciens du duc de Lorraine. — J.-G. P.

A Strasbg, ce 16^e mars 1700.

(22.809) (fol. 89 v^o). Nous allons voir icy un O, era immédiatement après Basques les machinistes chanteurs et danseurs sont pourtant encore à Nancy

d'où ils ont écrit icy pour leur arrester des Logemens La Troupe des Comediens francois leur fait place et se retire a Besancon.

a Strasbg, ce 20^e april 1700.

(fol. 166). On fera ce jour l'ouverture du premier opera qui se soit jamais représenté à Strasbourg, la troupe est nombreuse et de plus de 90 acteurs, ce qui pourra rendre excessif le payement de ce qu'on payera (*sic*) a la porte en entrant, ce qui pourrait dégouter les Bourgeois qui sont oconomés.

a Strasbg, ce 27^e ap^l 1700.

(fol. 176 v^o 177). Les acteurs de l'Opera donnent souvent de plus en plus satisfaction aux Allemands qui n'auoient pas encore veu de ces sortes de spectacles.

Strasbg, ce 3^e aoust 1700.

(22.808) (fol. 3). On attend les acteurs de L'opera de Mets qui joueront à la place des Comediens françois qui sont encore icy.

Strasbg, ce 24^e d'aoust 1700.

(fol. 51 v^o). L'Opera Francois qui est icy se dispose a partir dans 15 jours pour aller à la foire de Francfort, ou les acteurs font état de rester 2 mois.

(fol. 53). Nos marchands commencent à partir pour la foir de Francfort, ou l'opera qui est en cette ville doit les suivre bientôt.

(Signé : Collinet) (1).

§

Le Musée des horreurs. — Dans la préface du *Musée des Erreurs ou le français tel qu'on l'écrit* Bienstock et Curnonsky attribuent à M. Radinois, proche parent de Curnonsky, certain projet relatif à la création d'un *Musée des horreurs*, c'est à-dire une sorte d'exposition permanente méthodique et raisonnée des productions dues aux mercantis de l'art, quelque chose comme un conservatoire du mauvais goût.

C'est une idée qui fut, on le sait, réalisée en partie par Georges Courteline, jadis, dans son ancien logis, 13, rue de la Tour des-Dames. Et un M. J.-M. Grodsenski, résident à Kändern (Baden), rappelle, dans une lettre à Bienstock et Curnonsky (2 février) qu'il existe, à Stuttgart, un *Musée des horreurs* (*Geschmacksverirrungen*) tout conforme, dit-il, aux vœux exprimés par M. Radinois.

Nous ne l'ignorions pas. Ici même, à plusieurs reprises et notamment en 1909, nous avons parlé du Musée fondé, vers cette date, par M. le professeur Bazaurek, directeur de la Höhere Kunstgewerbeschule (École supérieure des Arts décoratifs) et où l'on voit des bustes de personnages célèbres en chocolat ou en savon, des objets en plâtre imitant le bois, des papiers gaufrés jouant le cuir, des revolvers qui sont des encriers, des vases aux ornements absurdes, etc., etc.

C'est très cocasse certes. Mais le correspondant de Bienstock et Cur-

(1) Biblioth. nationale. Mss. fr. 22.808-809. Lettres à Cabart de Villermont, rue Saint-Jacques, vis-à-vis Saint-Jacques du Hault Pas. (Papiers de Dangeau.)